

Dorothea Fischer, plombière

Autor(en): **Balleys, Valérie / Fischer, Dorothea**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Émilie : magazine socio-culturelles**

Band (Jahr): **[95] (2007)**

Heft 1512

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-283147>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Dorothea Fischer, plombière

En 1997, une dizaine d'artisans se regroupent pour créer la coopérative de rénovation Casa Nostra. Un but commun les anime : rénover les habitats associatifs à prix coûtant – sans générer de profits – pour favoriser le développement de ce type de logement.

Valérie Balleys

Presque tous les corps de métier sont représentés au sein de la coopérative qui décide aussi d'intégrer au projet les habitants des immeubles rénovés. Une proposition est formulée à laquelle Dorothea répond positivement : s'engager dans les travaux et recevoir par la même occasion une formation. «A l'époque, je faisais des études de lettres, j'avais réussi ma demi-licence mais n'étais pas convaincue de vouloir poursuivre dans cette voie. Pour moi c'était une opportunité, je me suis dit pourquoi pas». Alors habitante de l'immeuble situé au 24 rue Montbrillant, au cœur de l'îlot 13, elle s'engage dans l'aventure.



«Fin 97, je me lance dans la première rénovation d'immeuble. J'ai travaillé principalement en menuiserie, puis en charpente. Sur la fin, j'ai entrepris aussi des travaux de plomberie, mais il s'agissait juste de poser les appareils, les lavabos, rien de très compliqué». Trois ans plus tard, lorsque le dernier chantier au sein de l'îlot 13 se termine, Dorothea se pose la question de poursuivre un métier manuel. Sans réelle envie de reprendre ses études et forte de l'expérience acquise dans plusieurs corps de métier, elle décide de se lancer dans la plomberie : «c'était un choix pratique : je n'avais pas de voiture et dans le travail du bois, il faut un véhicule et souvent un investissement de base important. La plomberie, cela me paraissait beaucoup moins encombrant, on se déplace chez les gens, ça ressemble à des petits boulots et j'avais la possibilité de reprendre tous les outils d'un ami plombier qui s'arrêtait à ce moment-là». Du coup, Dorothea se rend chez ses clients à vélo, parfois suivie de sa charrette remplie d'outils.

En 2001, elle entreprend les démarches pour devenir indépendante. Le bouche à oreille fonctionne et elle continue à travailler pour des rénovations dans des logements associatifs, squats ou habitats précaires dans lesquels les sanitaires sont parfois absents. «De manière générale, les clients sont souvent contents de voir arriver une femme, certains sont curieux et me posent des questions par rapport à ce choix. Je n'ai jamais vraiment ressenti le fait d'être une femme comme un problème dans ce métier, mais c'est vrai que j'ai toujours travaillé dans des ambiances qui ne sont pas celles des chantiers». Cependant, en sortant quelquefois des réseaux associatifs, elle se confronte à des représentations plus stéréotypées. Elle se rappelle par exemple sa postulation pour des réparations au Grand Théâtre où elle s'est vu répondre «non, écoute, y'a des choses quand même lourdes à porter» ou encore les précisions de certains concierges d'immeuble qui pensent utile de lui rappeler «mais attention, parce qu'il faut vraiment faire les choses bien, hein!». Bref, un sentiment de méfiance auquel elle n'était pas vraiment habituée.

«J'ai plus envie d'arriver en salopette dégueulasse à la crèche»

Son métier appris sur le tas, elle avoue qu'elle n'aurait jamais voulu suivre la filière traditionnelle de l'apprentissage. «D'ailleurs avant cette opportunité, je n'avais jamais songé faire un métier manuel, ça s'est présenté comme ça et je l'ai pris comme un défi personnel. Je me disais «allez, tu en es capable» et j'avais envie de me prouver que je pouvais le faire». A l'époque, ses proches imaginaient d'autres voies pour elle et acceptent difficilement son choix, «ils pensaient que j'allais vers beaucoup de précarité».

Aujourd'hui, à 34 ans et maman d'un petit garçon, elle se sent toutefois naître de nouvelles aspirations : «après mon congé maternité, j'ai eu du mal à m'y remettre. Après dix ans de travail manuel, j'ai envie de passer à autre chose. C'est difficile d'être indépendant, toujours en train de courir avec tes soucis dans la tête. J'ai plus envie d'arriver en salopette dégueulasse à la crèche. Et puis, physiquement c'est très dur de tenir sur le long terme, les métiers du bâtiment sont très usants, on est très vite cassé-e». C'est d'ailleurs peut-être sur ce dernier point que Dorothea ressent une différence avec ses collègues masculins. «Peut-être que le choix de passer à autre chose est plus facile pour une femme. De manière générale, les hommes ont plus tendance à se dire «je dois tenir» et nier les difficultés. Pourtant c'est un métier éreintant, je ne me vois pas le faire toute ma vie».